

Comptes rendus

Isaac Laquedem ou le roman du juif errant, ALEXANDRE DUMAS, réédition par CLAUDE AZIZA, Belles Lettres, Paris, 2005 (première éd., Paris, 1853).

En 2005, Claude Aziza, professeur d'histoire romaine à l'Université de Paris III, a réédité aux Belles Lettres un texte inachevé et quelque peu oublié d'Alexandre Dumas: *Isaac Laquedem ou le roman du juif errant*. L'ouvrage n'était plus paru depuis 1853, si ce n'est dans une version abrégée en 1956. Dumas avait longtemps été travaillé par l'idée d'exploiter le thème de ce personnage mythique qui, ayant refusé son aide au Christ sur le chemin de la croix, aurait été condamné à errer jusqu'au jugement dernier. Ce thème lui semblait idéal pour composer une fresque immense de l'humanité, des origines aux temps modernes et futurs. Un tel projet ne devait cependant jamais aboutir. Alors que le roman-feuilleton commença à paraître dès 1852 dans *Le Constitutionnel*, il fut très vite censuré, et l'auteur finit par jeter l'éponge. Suite à la restauration de l'Empire, un nouvel ordre vint s'établir et la fantaisie de Dumas n'y était pas à sa place. Ainsi s'acheva l'aventure de ce qui représentait aux yeux de l'auteur des *Trois mousquetaires* et du *Comte de Monte-Cristo* « l'œuvre capitale de sa vie », comme le souligne d'ailleurs la quatrième de couverture de cette nouvelle édition. Le roman n'en constitue pas moins un tout qui se conclut sur une ouverture inattendue, mais se conclut tout de même. Cette nouvelle édition est ornée d'un très beau portrait d'Ahasvérus, autre nom du juif éternel, par Ary Scheffer, un contemporain de l'auteur. Elle n'est pas sans intérêt pour nous. Ce texte soulève un certain nombre de questions, que nous ne pourrions qu'évoquer, tant sur la perception de l'Antiquité et de ses religions dans la première moitié du XIX^e siècle que sur la rencontre en cette même époque de la religion et de la science. Commençons par résumer les grandes lignes de cette œuvre d'une érudition remarquable.

Dans l'Italie du XV^e siècle, sur cette via Appia où se laisse encore entrevoir la splendeur passée de Rome, voici un voyageur étrange, charismatique, polyglotte et étonnamment érudit. Nous sommes le Jeudi saint de l'an 1469 et le juif errant se dirige à la rencontre du pape, auquel il veut se confesser afin d'obtenir enfin le pardon de son crime. Ainsi commence le récit, qui transporte soudainement le lecteur dans la Judée biblique, où, après un résumé historique qui conduit de Moïse aux Maccabées, l'auteur développe sur plus de 200 pages une biographie de Jésus qui n'a rien à envier à la *Légende dorée* de Jacques de Voragine et encore moins à la récente *Passion du Christ* de Mel Gibson. Comparable en fait à *La vie de Jésus* d'Ernest Renan, parue dix ans plus tard, bien que résolument plus dévote, du moins en apparence, cette *Vita Christi* rassemble toutes sortes de légendes relatives à celui que Dumas appelle le « sauveur du monde »; seule l'évocation du Graal en est absente. Laissant transparaître une certaine hostilité envers le peuple déicide, le procès de Jésus met fidèlement en scène les Juifs mus par la haine. Face à leur détermination Ponce Pilate ne peut que se laver les mains. C'est là qu'Isaac Laquedem apparaît une première fois, tentant de ridiculiser Jésus lorsque celui-ci, déjà affreusement torturé, est confronté au procureur romain qui, lui, le prend en pitié. Il réapparaît plus tard pour refuser au Christ portant la croix de s'asseoir sur le banc qui se trouve devant sa maison. Marche ! lui dit-il. *C'est toi qui marcheras jusqu'au jour du jugement dernier*



Le Juif errant, gravure de Gustave Doré, 1862. D'après *Le Juif errant, un témoin du temps*, Paris, 2001, p. 44.

lui répond alors Jésus, qui trouve avec peine la force de lui faire une longue harangue. Le messie crucifié, alors que la terre tremble et que les cieux s'assombrissent, Isaac Laquedem est contraint de quitter sa famille et, bâton à la main, sandales aux pieds, il s'en va maugréant contre ce dieu qui l'a maudit.

Changement de décor : Isaac Laquedem débarque à Corinthe, auprès d'Apollonius de Tyane, le célèbre philosophe pythagoricien du 1^{er} siècle de notre ère, dont Dumas n'hésite pas à résumer l'hagiographie complète. Apollonius de Tyane en effet, thaumaturge dont la légende a été popularisée par Philostrate au III^e siècle, a souvent été comparé au Christ. La rencontre avec ce Christ païen permet à l'auteur de basculer du monde biblique au monde gréco-romain, sur lequel, de digression en digression, il semble également vouloir tout dire. Le projet de l'auteur est de dépeindre ces deux mondes qui se rencontrent : un ancien, celui des dieux polymorphes, des héros et des mythes et un nouveau, celui d'un dieu mort pour expier le péché d'Eve et appelé à devenir chrétien. L'avènement de ce monde-là, Isaac Laquedem veut l'empêcher, obstiné qu'il est dans son rejet du Christ. Cette équivalence osée entre ces deux ères est certainement l'une des raisons qui suscita l'ire de la censure.

La rencontre avec Apollonius permet à Dumas de s'étendre sur les cycles épiques grecs. Il pourra raconter, par l'intermédiaire de Prométhée, toujours enchaîné sur le Caucase, la *Théogonie* d'Hésiode. Le vieux titan se sent mourir. Il lui avait été prédit que l'arrivée d'un nouveau dieu, mort sur la croix, mettrait un terme à son supplice. L'âge de Zeus est révolu comme l'avait été avant lui celui de Cronos. Jésus, dont on vient de lire une biographie pourtant tout empreinte de foi et d'admiration, n'est déjà plus « qu'un nouveau dieu », un parmi d'autres. Et dans ce nouvel âge qui s'annonce, lisons-nous, c'est le juif errant qui supplantera Prométhée. Le titan, expirant, n'a plus qu'à indiquer à l'opiniâtre blasphémateur comment descendre, par l'ancre de Trophonios, au cœur du monde souterrain chez les Parques. Là, il pourra renouer le fil de vie de Cléopâtre, qui est apparemment la seule personne à même de l'aider dans son entreprise.

Alors que bien du monde a déjà été appelé à la barre dans ce patchwork biblico-mythologique, la catabase du héros permet à Dumas d'introduire subrepticement son lecteur aux spéculations de cette science balbutiante pour laquelle Jean-Baptiste de Lamarck inventa le mot de « biologie », et peut-être aussi aux théories, propagées encore par la seule rumeur, de ce contemporain d'outre-Manche : Charles Darwin. Il restait semble-t-il à l'auteur, qui ne craint déjà plus d'offusquer ses lecteurs, d'ajouter à sa fresque cette idée d'une évolution des espèces et c'est ainsi qu'Isaac Laquedem défile devant des ossements de dinosaures dont il faudra expliquer l'origine. Dumas est-il allé trop loin ? Quoi qu'il en soit, il devra mettre un terme à son roman. Isaac Laquedem ressuscite Cléopâtre et scelle un pacte avec elle : ensemble ils lutteront contre le dieu crucifié. La fin de l'ouvrage ne laisse que brièvement entrevoir que le juif maudit et la dernière reine d'Égypte, sous les noms respectifs de Tigellin et de Poppée, deviendront grâce à Néron – dont ils seront pour l'un l'ami et pour l'autre la maîtresse – les inlassables persécuteurs des premiers chrétiens.

La suite que Dumas voulait donner à son œuvre se laisse deviner : la lutte acharnée entre le christianisme et ce paganisme dont les résurgences ne cesseront de hanter l'Occident. Sautant d'une époque à l'autre, c'est vraisemblablement de cette idée, en vogue depuis la publication en 1804 de *L'origine de tous les cultes, ou religion universelle* par Charles François Dupuis¹, qu'Alexandre Dumas s'inspire. De la Rome impériale à la Rome divisée, de Mani aux Bogomiles et des Bogomiles aux Cathares, des derniers platoniciens aux sorcières du bocage, tout ce contre quoi le christianisme a lutté serait peut-être devenu, sous la plume enflammée de l'auteur, le thème de la valse diabolique d'Isaac Laquedem. Sur cette folle boulimie, Claude Aziza cite, dans sa présentation, une lettre de Dumas à son éditeur qui annonce que sa fresque devra encore comprendre : les légendes germaniques, les épopées médiévales, Charlemagne, Catherine de Médicis et Napoléon ; puis déboucher sur *le dernier jour de la terre et le premier jour de la planète qui doit lui succéder*. L'ambition de l'écrivain populaire était immense, ce qui conduisit l'éditeur à se demander si son public l'aurait suivi. En fin de compte, seuls quatre volumes sur les trente prévus auront vu le jour.

Ce *Roman du juif errant* s'inscrit résolument dans un courant romantique qui remet l'Antiquité et le fantastique au goût du jour. Explorant les auteurs anciens, Alexandre Dumas cherche à produire une immense synthèse de ces mythes et légendes qui baignent l'Europe. Il maîtrise évidemment les récits bibliques et les légendes populaires qui les accompagnent. Isaac Laquedem lui fournit le lien qui lui permet de mettre en scène la rencontre entre ces deux versants de la culture occidentale. Enfin, il est au courant des idées de son temps, auxquelles il doit trouver une place dans ce condensé de l'histoire qu'il se propose d'écrire. Cette triple articulation, entre le romantisme et sa passion pour l'Antiquité, l'histoire sainte, et une curiosité pour la science naissante a pour résultat un hybride divertissant. L'objectif serait d'harmoniser trois manières inconciliables de raconter les origines, qui font alors l'objet d'un débat dont la publication par Charles Darwin, en 1859, de *L'origine des espèces selon la sélection naturelle* sera le couronnement. Un tel débat, on le sait, trouve encore des échos aujourd'hui. Pour l'écrivain cependant, il s'agit de construire de manière théâtrale cette rencontre d'un genre nouveau entre la religion, la science et les Anciens, et où la Théogonie, la Genèse et la théorie de l'évolution deviennent les personnages d'un même tableau. La cohérence de ce tableau, néanmoins, finit peut-être par se perdre dans la juxtaposition de trop nombreuses traditions.

Une autre piste paraît intéressante pour l'écolier en histoire des religions. C'est cette lutte que les esprits du XIX^e cherchent à appréhender et que nous avons évoquée, entre un paganisme voué à mourir et un christianisme dont la victoire s'annonce à l'horizon. Sur le modèle d'Antoine et des anachorètes du désert, on avait longtemps imaginé l'Évangile se répandant sur le monde et mettant en déroute les démons que les Anciens prenaient pour des dieux. L'idée d'un paganisme au pouvoir bien réel, mais inspiré par le Diable, qu'il s'agit de repousser jusqu'aux confins du monde, avait bien sûr été mis en place par les Pères de l'Église. Les confins réapparaîtront avec Hernan Cortès et la conquête du Mexique, lorsque des mission-

1 Voir à cet égard l'excellent ouvrage de J. Z. SMITH, *Drudgery Divine, On the Comparison of Early Christianities and the Religions of Late Antiquity*, Chicago, 1990, surtout le premier chapitre.

naires zélés penseront déceler des miettes de « lumière naturelle » chez ces sauvages dévoyés par des siècles d'idolâtrie. Sauvages, païens: le lien fut tracé par le jésuite Lafitau². Au siècle de Dumas toutefois, la question prend une tournure et un sérieux nouveaux, et les savants commencent à broser un tableau historiquement plus raisonnable de l'Antiquité finissante et de ses bouleversements religieux. L'écrivain lui, s'inspire des recherches contemporaines et en livre une vision romanesque en décrivant, par exemple, à la page 41, ce *temple, païen par sa base, chrétien par son sommet*, métaphore de l'histoire de l'humanité et de ses religions. Dans cette rupture entre deux règnes, Alexandre Dumas introduit un nouveau type d'Antéchrist, qui par tous les moyens, tente de *prolonger le vieux monde* et d'éviter à ses puissances de mourir en silence. Alors que la mort du grand Pan, au travers de Plutarque³, est encore pleurée par les Romantiques, il convient de donner la parole aux autres « démons » de ce paganisme que l'on pense, au début du XIX^e, peut-être plus proche des forces de la nature⁴. Témoin malgré lui de ce passage de l'ère païenne à l'ère chrétienne, le malheureux incrédule qu'est Isaac Laquedem en perçoit la logique secrète, à certains égards ésotérique⁵.

Pour conclure, disons que le roman de Dumas méritait sans nul doute d'être enfin réédité. Le livre est d'un intérêt certain pour qui s'interroge sur la perception de l'Antiquité et de l'histoire des religions au XIX^e siècle, c'est-à-dire à l'aube de la constitution, à proprement parler, de nos disciplines. Enfin, pour qui s'intéresse au Juif errant lui-même, nous dirons, avec Marie-France Rouart, qu'*entre tant de symbolismes mythiques il finit par perdre son identité propre*⁶.

DANIEL BARBU

Chamanisme et possession, LAURENT AUBERT (ED.), In folio, Genève, 2006.

Le chamanisme et les cultes de possession intriguent et passionnent les ethnologues depuis longtemps. Cependant, on remarque qu'aujourd'hui cette fascination touche un public dépassant largement le cercle des spécialistes. Ces deux systèmes religieux utilisent de manière semblable la pratique de la transe, mais ils se distinguent par la méthode, puisque « le possédé

2 *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, 1724 (on lira la réédition de 1983, au format poche, intitulée *Mœurs des sauvages américains*); à ce sujet et concernant l'imitation diabolique du paganisme et la lumière naturelle, deux concepts forgés par les Pères de l'Eglise, cf. le dossier de PH. BERGEAUD dans *Aux origines de l'Histoire des religions*, Genève, 2004, pp. 183-212.

3 *Sur la disparition des oracles*, 17.

4 On renverra, au sujet de la mort du grand Pan et des diverses réinterprétations de ce thème, à l'article de PH. BERGEAUD, « La mort du grand Pan », in *Exercices de mythologie*, Genève, 2004, pp. 133-137 en particulier.

5 M.-F. ROUART, *Le mythe du juif errant*, Mayenne, 1988, p. 147.

6 *Idem*, p. 148.